

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE NATURALISTE CANADIEN

VOL. XXVI

(VOL. VI DE LA DEUXIÈME SÉRIE)

No 8

Chicoutimi, Aout 1899

Directeur-Propriétaire: l'abbé V.-A. Huard

La Station biologique marine du Canada

En 1898, le Parlement votait une somme de \$5000 pour l'organisation d'une Station biologique marine au Canada, avec l'entente que chaque année une somme de \$2000 serait mise à sa disposition pour en assurer le maintien et le fonctionnement.

Cela fait, les universités du Canada furent invitées à nommer chacune un représentant, pour former le Bureau d'administration de la Station, le ministre de la Marine et des Pêcheries nommant le commissaire des Pêcheries, M. Edw. E. Prince, comme représentant de son ministère. Plus tard, le Prof. McAllum, de Toronto, et le Prof. McBride, de Montréal, furent adjoints au Prof. Prince, comme autres représentants du même ministère.

Le 20 janvier 1899, le Bureau tint sa première réunion à Montréal. Sur les renseignements fournis par M. Prince, on s'accorda à reconnaître que la région la plus favorable pour les débuts de l'entreprise serait la baie de Passamaquoddy, remarquable pour la richesse et la variété de la vie ma-

rine que l'on y rencontre, et St. Andrews, N. B., fut jugé l'endroit le plus propice pour y fixer la Station.

A une deuxième réunion du Bureau, qui eut lieu à Ottawa, le 24 février, il fut décidé de demander des soumissions pour la construction de l'édifice de la Station, afin que tout fût prêt pour la mise en opération de l'institution durant l'automne de 1899.

Depuis le printemps, on s'est occupé de pourvoir la Station d'un assortiment de livres de science, d'instruments scientifiques, et de tous les objets nécessaires pour monter convenablement le laboratoire.

Le Bureau a tenu sa troisième réunion le 25 juillet à la Station même, à St. Andrews, N. B.

Comme nous l'avons déjà dit, M. Edw. E. Prince est le directeur de la Station. Le Prof. Penhallow, de Montréal, est le secrétaire du Bureau d'administration.

Sous certaines conditions, on peut dès cette année être admis à faire des observations et des études scientifiques à la Station biologique.

Nous avons lieu de croire que la science canadienne recueillera des bénéfices intéressants de l'établissement de cette Station. Mais, si nous ne nous trompons, nos concitoyens de langue anglaise seront à peu près les seuls à tirer profit des facilités offertes dans cette institution aux amateurs des sciences. Car, malheureusement, nos compatriotes français, absorbés par les affaires, par les lettres et les beaux-arts, donnent très peu d'attention aux études scientifiques. On dirait que, de ce côté de l'Atlantique, le tempérament français est antipathique aux sciences, tandis que nos cousins de France, comme on sait, ne le cèdent à personne dans le domaine même des sciences d'observation. Mais nous croyons plutôt que l'infériorité manifeste des Canadiens-Français, sur ce terrain, n'est que le résultat naturel du peu de place que l'on donne, dans tout notre système d'instruction publique, aux connaissances purement scientifiques : sujet que nous ne voulons aujourd'hui qu'indiquer.

Nouvelles entomologiques

Monsieur le Directeur,

Pendant le mois de juin, je suis allé à plusieurs reprises visiter les aubépines en fleurs : c'est le rendez-vous favori d'une foule d'insectes de presque tous les ordres. Les plus largement représentés sont les Diptères, les Hyménoptères et les Coléoptères. Ces derniers, sont les seuls dont je me sois occupé. J'en ai pris quantité de spécimens appartenant aux espèces suivantes :

Homalinum humerosum Fauv.

Epurza aestiva Linn.

Dichelonica elongata Schm.

Trichius affinis Beauv.

Photinus corruscus Lin.

Telephorus carolinus Fab.

" *fraxini* Say.

Cephaloon lepturides Newm.

Anaspi rufa Say.

Mordellistena scapularis Say.

Cyrtophorus verrucosus Oliv.

Corphyra lugubris Say.

" *collaris* Say.

Molorchus bimaculata Say.

Gaurotes cyanipennis Say.

Leptura ruficollis Say.

" *sphaericollis* Say.

" *subargentata* Kirby.

Leptura chrysocomia Kirby.

" *mutabilis* Newm.

" *lineola* Say.

Syneta ferruginea Germ.

Diabrotica vittata Fab.

Crepidodera helcines Lin.

Hippodamia 13-punctata Lin.

Coccinella 9-notata Herbst.

" *5-notata* Kirby.

" *tricuspis* Kirby.

Adalia bipunctata Lin.

" *frigida* (var. *ophthalmica*)

En tout 30 espèces représentant 10 familles différentes.

Pour ce qui est du *Cephaloon lepturides*, j'ai rencontré plusieurs spécimens qui diffèrent notablement pour la couleur et la taille du type décrit par l'abbé Provancher. Au lieu d'être entièrement jaunes, plusieurs sont presque complètement noirs, plusieurs ont au moins les élytres noires. Ce sont sans doute des variétés.

On m'a apporté au commencement de juin un magnifique Hydrophile triangulaire. Ce bel insecte est très rare, au point que l'abbé Provancher doutait de sa présence dans la province de Québec. C'est le deuxième spécimen capturé à Lévis.

J'ai aussi rencontré trois Chrysomélides appartenant à un genre qui n'a pas encore été signalé, je crois, dans la province de Québec : le genre *Gonioctena* Redt. Les caractères suivants le distinguent de ses voisins, d'après Horn et Leconte : cavités coxales antérieures ouvertes, ongles obtusément dentés, jambes dilatées et dentées à leur extrémité. Forme ovale oblongue. Elytres ponctuées dans les stries. Prothorax jaune avec taches noires. Elytres jaunes, rougeâtres, aussi avec taches noires. Il y a, dans les collections de l'université Laval et du musée de l'Instruction publique, des espèces appartenant à ce genre, comme *G. viminalis* Lin. Elles viennent de l'étranger. Le catalogue Henshaw mentionne deux espèces de *Gonioctena* pour l'Amérique du Nord, *G. arctica*, Mann., *G. pallida* Linn. N'ayant pas sous les yeux la description, je ne puis dire si mes spécimens appartiennent à l'un ou à l'autre, ou bien si ce ne sont pas des insectes introduits d'Europe, comme le *Sphæridium scarabæoides*.

Enfin il m'est tombé sous la main, dans un petit voyage au Cap-Rouge, une Coccinellide nouvelle pour moi et que j'ai vainement cherchée dans les collections mentionnées plus haut. D'après la *Faune* de Provancher, elle semblait appartenir au genre *Anate*. Son facies la rapproche assez de *Anatis 15 punctata*. Voici la différence la plus saillante. Tête noire avec une tache jaune près de chaque œil. Prothorax jaunâtre avec une petite tache noire près de chaque bord, et une autre grande tache noire centrale, partiellement interrompue par une ligne longitudinale jaune. Elytres jaune rougeâtre avec chacune six taches noires : une petite à la pointe de l'écusson, une autre grande continuant celle du prothorax, trois autres irrégulières formant une ligne transversale au milieu, et une dernière près du sommet. Longueur, 0,36 pcs.

En terminant ces quelques notes, je vous cite le fait d'un Lepture (*L. nigrella* Say) trouvé presque sans vie au

pied d'un sapin. La pauvre bête s'agitait péniblement et non sans raison : car elle avait perdu la tête. Est-ce le bec d'un oiseau qui a fait cette exécution capitale ? ou bien, hypothèse moins probable, la manie du suicide ferait-elle aussi des victimes chez les insectes ? Quoi qu'il en soit, le dernier souffle de vie qui restait à l'animal est disparu par les émanations d'un peu de cyanure de potassium.

ELIAS ROY, ptre,
Collège de Lévis.

Une belle plante d'ornement

Nous allons indiquer aux amateurs une acquisition facile à faire pour leurs plates-bandes : quelque chose de très joli, de très original, et qui fera s'extasier tous les visiteurs de leurs parterres . . .

Oui, nous osons leur proposer d'y planter une bonne grosse touffe de Marguerites blanches, *Chrysanthemum leucanthemum*, L., la Marguerite des champs bien connue et qui fait le désespoir des propriétaires de maintes prairies.

Cette pauvre plante, objet de la répulsion générale, et qui croît comme elle peut, il faut voir à quelle fête elle se trouve, quand on la plante dans une terre ameulie et bien engraisée, et qu'on l'y met de telle sorte qu'elle ne soit plus étouffée par cent végétaux rustiques et grossiers.—Alors, elle devient de belle taille, elle émet quantité de belles tiges élancées ; et, tout à coup, en juillet, elle se couvre d'une multitude de fleurs très jolies : des boutons d'or entourés de grands rayons d'un blanc de lis !

Ah ! si la Marguerite n'était pas officiellement qualifiée de mauvaise herbe ; ou encore, s'il n'y en avait pas un seul spécimen dans le pays, et qu'un jour quelque fleuriste la lançât sur le marché comme importée de la Cochinchine ou de Mada-

gascar, je vous assure que tout le monde se pâmerait d'admiration à la vue de la nouvelle fleur, à qui l'on donnerait un nom en "a", et que l'on cultiverait ensuite avec passion, non seulement dans l'humble chambrette de la couturière, mais aussi et surtout dans la serre du bourgeois.

Donc, je prie qu'on essaie la Marguerite blanche dans le jardin ; et l'on se convaincra que nous avons sujet de la recommander aux amateurs. Car nous savons bien que personne ne nous croira sur parole, tant le préjugé a de force.

Quelques aperçus sur la géologie du Saguenay

(Continué de la page 175 du volume précédent)

Fourquoi n'y aurait-il pas des dépôts de houille dans le bassin du lac Saint-Jean, si beau réservoir fait pour ainsi dire exprès pour cela, créé au moment opportun pour y recevoir les matières premières qui ont dû les former ? C'est, nous disent des géologues, que la chose n'est pas possible ; que la formation de ce bassin ne laisse pas la moindre prise à une telle théorie, qui est tout à l'encontre des notions existantes et qui, du coup, si on y prêtait l'oreille un instant et si on la laissait vivre un jour, compromettrait fort les vrais principes mêmes de la géologie ; que l'existence de la houille dans le *Royaume de Saguenay* n'est pas plus permise que la blanche neige sur le delta des Amazones, que la tendre verdure sur les sommets des Himalayas, ou que les fleurs d'oranger sous les cercles polaires . . . Mais qui vous dit que la neige, la verdure et les fleurs n'ont pas existé à ces endroits indiqués ? Aujourd'hui, c'est une chose contestée et avec raison ; mais jadis ? quand Dieu s'exerçait à édifier des chefs-d'œuvre—Il n'en faisait pas d'autres—Il a bien pu, comme il est probable, faire fleurir au pôle les plantes des tropiques, blanchir l'équateur à l'instar des pô-

les, faire reverdir, sur la cime altière des hautes montagnes de l'Asie, une auréole incomparable de toutes les plantes existantes, comme il a pu enfouir, *ensiler*, à l'insu des savants, dans cette vaste dépression des Laurentides que nous contemplons dans le moment, ces mêmes plantes qui recouvrirent la terre pendant des siècles durant et dont nous cherchons à démontrer l'existence après les avoir carbonisées sans autorité. Si vous le voulez bien, faisons un rapprochement, qui a sa place ici, pour voir si nous avons au moins un semblant de raison.

COUP D'ŒIL VERS L'OUEST

Contempons un instant les grandes plaines du Nord-Ouest—terre promise du *ranchero* et du laboureur—dominant par leur altitude le Canada tout entier, couvertes de prairies aux horizons sans bornes, sillonnées de rivières, de fleuves même, qui les fertilisent à profusion et facilitent les communications sur ce vaste territoire : qui nous dit que, sous les plis verdoyants de ces ondulations sans fin qui fatiguent la vue ; que sous les moissons dorées qui se balancent à la brise comme les eaux d'un lac mollement agitées ; que, sous les pas des immenses troupeaux paissant sans souci dans les gras pâturages qui tapissent la plaine et la base des montagnes où l'ombre et l'abri ne se mesurent pas, qui nous dit qu'il existe là de vastes et profondes houillères reposant sous les replis ondulants de ce beau territoire, le plus riche de la terre, qui s'étend là-bas ? Tout comme les Laurentides, cette importante région était sortie des eaux lorsque les premières plantes commencèrent leur naissance et leur prodigieux développement ; aussi se couvrit-elle comme celle-là d'une végétation abondante qui se renouvela indéfiniment et ne fut interrompue que par le refroidissement. C'est alors que, la croûte s'agitant en convulsions violentes sous les assises de ces plaines que la mer seule limitait, ces

vastes ondulations se soulevèrent et se bouleversèrent, accumulant dans leurs larges replis tous les végétaux qu'elles supportaient et que les eaux y entraînèrent en les recouvrant avec une impulsion sans frein, et engloutirent à de grandes profondeurs tout ce gâchis sans nom que la mer effaça en reprenant son niveau.

Mais, après un temps indéfini, les reliefs des côtes occidentales de l'Amérique commencèrent à se dessiner grâce à un soulèvement prononcé de cette partie submergée de notre hémisphère, lequel s'accroissant de plus en plus avec puissance et énergie—la contraction de la croûte aidant—sa surface se *coffra* extérieurement ; et ne pouvant résister davantage à la pression immense qui s'exerçait et de l'est et de l'ouest en même temps, elle éclata longitudinalement et puis se cabra : ce fut le signal de la débâcle. Alors, ne connaissant plus de limites à leur impulsion après cet effort suprême et victorieux, ces deux vastes parties de la couche géologique si violemment séparées s'exhaussèrent abruptes dans les airs, en séparant la plaine sans bornes du nord au sud par un double rempart de fragments énormes de la croûte terrestre, grinçant les unes contre les autres leurs parois intérieures chauffées à blanc et toutes trempées de matières en fusion qu'elles ne pouvaient maîtriser davantage, et dans un dernier élan déchirèrent de leurs arêtes anguleuses et fixes les sombres nuages qui dans le moment enveloppaient la terre. L'impulsion intérieure inestimable, imprimée à ces matières enfin libres d'entraves, centupla la force contractive qui agitait sans cesse la croûte en travail ; et la projection irrésistible, que subirent alors les deux revers retroussés de cette terrifiante entaille, fit serrenverser en arrière leurs cimes orgueilleuses à bout d'équilibre, qui, toujours se renouvelant par la puissance de leur mouvement ascensionnel, accumulèrent montagnes sur montagnes dans un fouillis inconcevable de grandeur et d'audace, s'effaçant à demi sous les vagues toujours montantes des torrents souterrains qu'activait l'affreux

débordement des laves en éruption, envahissant les abîmes créés partout et cimentant les chaînes de montagnes à de nouvelles chaînes de montagnes, depuis les rivages glacés de l'Alaska jusqu'à ceux tempérés de Panama.

Cet ébranlement sans nom égrenait partout, sur la frange des grandes plaines humides qui émergeaient à côté, les fragments de cette croûte forcément repoussée en arrière et se brisant en éclats sous son propre poids ; créant ces portiques altiers et menaçants, ces gorges profondes et mystérieuses, espacées de contreforts pleins d'audace, arc-boutant hardiment le flanc de ces montagnes superposées que les entrailles de la terre faisaient bondir de son sein ; relevant du coup les limites orientales du littoral du Pacifique ; soulevant les immenses plaines des Territoires depuis si longtemps submergées ; sculptant en longitude sur notre hémisphère cette épine dorsale incomparable qui solidifia l'Amérique septentrionale comme jamais elle ne l'avait été, et lui restituant en même temps, avec compensation, cette envergure plein l'espace que la mer lui avait enlevée avec moins d'éclat aux premiers âges du monde.

* * *

Ce fameux soulèvement de la croûte terrestre ne s'opéra pas seulement sous le vaste pays qui circonscrit aujourd'hui la base des montagnes Rocheuses, des Sierra et des Cascades ; il s'annonça beaucoup plus loin, peut-être exerça-t-il sa puissance sur toutes les parties du globe. Au moins on peut dire que l'Amérique du Nord reconquit à cette époque son titre de continent, que les bouleversements géologiques antérieurs avaient forcé la mer d'effacer pour un temps de dessous la voûte des cieux. C'est probablement cette fois-là que le bassin silurien du Saguenay perdit l'amertume de ses eaux, qu'y entretenait le vaste océan boréal par le *détroit* de Nekoubau, et qui s'adoucit tout de bon lorsque celui-ci laissa une dernière fois son lit pour de plus lointains rivages.

On peut dire que les plaines du Nord-Ouest sont revenues à la surface fort entamées par ces énormes chaînes des montagnes Rocheuses, si avides d'espace lorsqu'elles apparurent ; mais, d'un autre côté, ce qu'elles ont perdu en étendue, elles l'ont bien retrouvé en valeur ; car les richesses incalculables qui se sont fait jour des entrailles de la terre au moment où la croûte entr'ouverte laissait champ libre aux éruptions—donnant du coup une chance unique aux matières précieuses en ébullition au foyer intérieur de s'exhiber en permanence à la surface—, sont bien, n'est-ce pas ? une compensation suffisante pour toutes les pertes subies pendant cette tourmente : sans compter ces autres richesses qui, pendant leur immersion indéfinie sous les eaux de la mer, n'ont fait qu'augmenter leur valeur par la maturation de leurs immenses accumulations de dépôts sous forme de résidus végétaux en voie de se carboniser, et de fait qui l'ont été ; la preuve, c'est que la houille des Territoires est entrée dans le système économique universel avec toute son énergie sans que personne n'ait protesté. Oui, la houille ! Ici les géologues doivent convenir—et de fait ils avouent—qu'elle existe, parce que la chose leur crève les yeux ; parce que tout le monde voit qu'elle brille même au grand jour sur les plages des rivières du Nord-Ouest, sur celles de la Saskatchewan et de ses tributaires, sur celles de la Souris même ; qu'elle existe de plus sous ces quartiers de montagnes que nous avons vus tantôt se renverser dans la plaine aux premiers frémissements de la terre. C'est difficile, voyez-vous, de ne pas se rendre à l'évidence en face d'un témoignage aussi convaincant.

P.-H. DUMAIS.

(A suivre.)

Excursion en Egypte

(Continué de la page 10)

Une demi-heure après notre arrivée au Caire, nous montons à âne, et, de trois à six heures, nous visitons les

quartiers les plus intéressants de la ville, les bazars, deux des plus belles mosquées. Nous avons la bonne fortune de rencontrer trois mariées avec leurs cortèges de musiciens.

“Comment expliquer la fascination que cette ville étrange n'a jamais manqué d'exercer ? Elle n'est nullement cependant ce que nous entendons par une belle ville. La montagne à laquelle elle s'appuie est entièrement privée de végétation, et elle-même est l'une des plus jeunes parmi les grandes villes de l'Orient. Par un côté seulement elle bat toutes les villes que je connais : elle est si féconde en changements que, dans l'espace d'une courte promenade, elle nous conduit à travers plus d'éléments divers de civilisation, plus de manifestations opposées de l'art, plus de contrastes naturels, que nul endroit au monde ; ici les trois parties de la terre se touchent du front.

“Nous n'avons pas secoué la poussière que le vent du désert nous apportait parmi les restes grandioses de la cité des Pharaons, et déjà nous voici sur le trottoir soigneusement arrosé d'une rue dont les deux côtés sont bordés de maisons élégantes bâties à l'européenne. Quelques pas plus loin, nous nous enfonçons entre les deux hauts murs d'une rue sombre. Aucune fenêtre aux vitres éclatantes ne met gaiement la vie domestique en rapport avec le va-et-vient de la rue ; des balcons scrupuleusement grillés de treillages en bois font saillie devant nous, derrière nous, par-dessus nous, à droite et à gauche, et dérobent tout ce qui loge et s'agite au delà, aux regards des passants ou des voisins. A travers les fenêtres et les ouvertures, l'œil de plus d'une femme arabe s'abaisse sur nous ; car les mosrhebyehs, c'est ainsi qu'on appelle ces cages formées de lattes disposées sur un riche modèle et artistiquement tordues, donnent de l'air aux appartements des femmes et permettent aux belles de voir sans être vues. Le nom de ces saillies, qui sont parmi les particularités qu'on n'oublie pas du vieux Caire, vient de l'arabe shara'boiro ; c'est là en effet, dans des cavités rondes.

ménagées au plancher, que l'on met les goullehs, vases en terre poreuse qui servent à rafraîchir l'eau. Ces ruelles vraiment orientales, si étroites que deux cavaliers ont peine à y passer de front, sont toujours remplies d'ombre et de fraîcheur ; le Caire a bien raison de les préférer aux larges rues des quartiers nouveaux.

« Nous nous frayons un chemin à travers l'une des grandes artères de la ville, et passons devant la haute porte d'une mosquée. De pieux musulmans sortent et se dérangent poliment pour faire place à des moines franciscains, qui semblent sérieusement se consulter auprès de la maison d'Allah. Ici, nous tournons dans une rue plus spacieuse. Hommes, bêtes, voitures s'y pressent : tandis que les premiers causent et s'appellent, on entend çà et là le braiment d'un âne ou le grognement d'un chameau ; mais nulle part l'oreille n'est blessée par le tintamarre étourdissant des cités européennes ; car les roues roulent sans bruit sur la chaussée molle et non pavée. Nous avons à peine réussi à nous ouvrir un passage à travers la presse, et déjà nous sommes arrivés sur une place déserte, environnée de maisons en ruines. Des vautours planent circulairement et, dans la boue, des chiens errants cherchent des os. Une ordure sèche et poudreuse, dans laquelle même les mauvaises herbes n'ont garde de prendre racine, s'entasse ici en monceaux épais, tandis que là-bas, derrière ce mur, dans les jardins arrosés d'un riche, les plantes de toutes les zones se trouvent rassemblées, se gonflent de suc et grandissent avec une rapidité merveilleuse. Devant la porte, un arabe, monté sur un cheval richement caparaçonné, jette un coup d'œil sombre sur les belles Européennes qui, riant et le visage découvert, passent à grand bruit devant lui dans leur voiture viennoise. Un coureur précède les chevaux et leur fraye un chemin à travers la foule, jusqu'au moment où ils arrêteront devant un magasin brillant, dont l'étalage met en vente tout ce que les capitales de l'Europe ont inventé de plus récent pour la parure des

femmes. Juste en face un arabe offre, sur un char à bras-misérable, sa pitoyable camelote, à laquelle il est difficile de donner un nom spécial. Une longue file de chameaux nous force à nous ranger. Comme des navires que traîne un remorqueur, chacun d'eux est attaché au précédent et a sur le dos une balle qu'il porte au chemin de fer. Le sifflement de la locomotive se mêle ici au grognement rauque de la patiente bête de somme. Dans les superbes jardins de l'Ebekiyèh, la noire gardienne d'un marmot arabe s'assied à côté d'une bonne française et de l'enfant blond qu'elle surveille, tandis qu'un petit maître italien allume sa cigarette à celle d'un trafiquant nubien. Des fenêtres ouvertes d'un salon orné de tables de marbre et de glaces à cadres dorés, s'échappent les derniers airs européens chantés devant une réunion de dames. Vous écoutez machinalement, et vous êtes tiré brusquement de votre rêverie par le son clair de l'or que des joueurs échauffés lancent sur la roulette, dans une pièce voisine de la salle de concert. Vous tombez de là dans une ruelle latérale, bordée de balcons et de fenêtres de harem finement tournées. Devant un café, assis sur la terre nue, des personnages basanés et noirs écoutent avec beaucoup d'agrément le récit nasal d'un chanteur populaire ; mais cette musique simple ne dit rien à votre oreille blasée, et vous vous dégagez de la foule. Cette fois, c'est une belle allée, et vous marchez à l'ombre de grands bebbukhs, pour vous retrouver bientôt entre les parois d'une ruelle étroite, bariolée, vivante. Le large Nil vous apparaît et scintille au loin, une forêt de mâts se dresse devant vous : c'est le port de Boulaq. Côte à côte avec un steamer richement équipé, aborde un lourd chaland nubien aux voiles latines en lambeaux, identique pour la forme aux bateaux que nous voyons sur les tableaux du temps des Pharaons apporter les tributs du Soudan à l'Egypte."

Parmi les descriptions que j'ai lues du Caire, je n'en ai pas trouvées qui rende mieux mes impressions personnelles.

que celle de M. Ebers ; c'est ce qui m'a décidé à la joindre à mon récit, persuadé que je n'aurais pas réussi à la faire aussi exacte.

Des deux mosquées que nous avons visitées, la première, celle de Touloun, est le plus ancien monument que renferme le Caire. Elle fut bâtie l'an 263 de l'hégire (876), par Ahmed-ebu-Touloun, qui gouvernait l'Egypte pour son propre compte tout en reconnaissant la suzeraineté du khalife abbasside El-Motamed-ebu-Moutaouakkel. Cette mosquée peut être considérée comme le type le plus pur de l'architecture arabe en Egypte, pendant la première époque. L'édifice a été construit d'un seul jet, et les réparations faites par le sultan Melek-el-Mansour, en 696 de l'hégire (1296), n'y ont apporté aucunes modifications importantes.

Nous visitons ensuite la mosquée du sultan Hassan. Ce magnifique édifice s'élève à l'extrémité du boulevard Mehemet-Ali au pied de la citadelle. C'est un des plus beaux monuments de l'Egypte musulmane, tant par la hardiesse de sa coupole, la hauteur de ses minarets, ses dimensions imposantes, que par la richesse de son architecture. L'origine de ce monument remonte à l'année 757 de l'hégire (1356).

E. GASNAULT.

(A suivre.)

Publications reçues

—E.-Z. Massicotte, *Monographies de Plantes canadiennes—Suivies de Croquis champêtres, et d'un calendrier de la Flore de la province de Québec—Avec des illustrations par Edm.-J. Massicotte.* Montréal. C.-O. Beauchemin & Fils, 1899.—50 cts l'ex.

Ce n'est pas tous les jours, surtout en ce pays, que l'on voit les avocats publier des ouvrages d'histoire naturelle. M.

Massicotte nous démontre pourtant, par la publication du joli volume dont on vient de lire le titre, que la chose n'est pas impossible. A dire le vrai, cet ouvrage n'est pas strictement scientifique ; il est aussi beaucoup une œuvre de poète. On y trouve même ce que signifient telles et telles plantes dans le "langage des fleurs," — une langue dont les naturalistes font généralement bon marché.

Dans les quelques pages consacrées à chacune d'un certain nombre de nos plantes sauvages, il y a des renseignements descriptifs, historiques, utilitaires, anthologiques, etc. Et tout cela est d'une lecture intéressante. Nous avouons pourtant que les gravures de ces plantes communes nous ont charmé davantage, à cause des souvenirs qu'elles nous ont rappelés : souvenirs de nos premières herborisations, où la rencontre de quelqu'une de ces pauvres fleurs nous valait tant de bonheur. En un mot, ce volume a été pour nous comme un "album" de photographies, que l'on feuillette avec émotion, parce qu'on y revoit de vieux amis, non pas oubliés, mais disparus ou éloignés.

— *Nos Saints ou Abrégé de la vie des Saints et des Bienheureux des trois Ordres de notre séraphique Père S. François, Orné de 212 gravures*, par un Frère Mineur de Montréal. Québec, Imprimerie franciscaine missionnaire. 1899.

Nous recevons ce précieux ouvrage de notre confrère montréalais, la *Revue du Tiers-Ordre*, qui l'offre en prime à ses abonnés. C'est un volume de 472 pages in-80. imprimé sur papier de luxe, dont chaque page est entourée d'un encadrement de fantaisie. La vie de chacun des saints personnages de l'Ordre franciscain est racontée ordinairement en une ou deux pages de texte compact, avec, le plus souvent, son portrait en photogravure. Ces vies sont fort bien écrites, et la lecture en est très édifiante, comme on l'imagine bien, non seulement pour les Tertiaires, si nombreux à présent dans le pays, mais encore pour tous les chrétiens.

—N.-E. Dionne, *Pierre Bédard et son temps*. Ce mémoire, préparé pour la Société royale, est fort intéressant. L'histoire de ce grand patriote est trop ignorée aujourd'hui, et nous félicitons notre ami le Dr Dionne d'avoir fait revivre aux yeux de nos contemporains cette belle figure du commencement du siècle.

—*Annales de la Société entomologique de Belgique*. Tome 42e. Bruxelles, 1898. Gros in-8o de 564 pages, Cette publication annuelle de travaux sur l'entomologie universelle est sans doute l'une des plus importantes de l'Europe.

—Moyennant l'envoi de 10 cents en timbres-poste à la librairie J.-B. Baillièrre et Fils, 19, rue Hautefeuille, Paris, nos lecteurs peuvent se procurer une brochure de 108 pages à deux colonnes, intitulée : *Bibliographie géologique et paléontologique*.

(A suivre.)

“LABRADOR ET ANTICOSTI”, par l'abbé Huard

Beau volume illustré, de 520 p. in-8o. En vente au bureau du *Naturaliste canadien*. \$1.50 ; franco, \$1.60 ; E.-U. et U.P. \$1.70.—A Paris, au prix de 10 francs, chez A. Roger et F. Chernoviz, Éditeurs, 7, rue des Grands-Augustins

PHOENIX ASSURANCE

Fait affaire au Canada depuis 1804

CAPITAL : \$13,444,000 **COMPANY OF LONDON**

Tous nos contrats d'assurance sont garantis par près de \$20,000,000 de sûretés.

PATERSON & SON, Agents généraux, Montreal
OS.-ED. SAVARD, Agent pour Chicoutimi et Lac Saint-Jean, Chicoutimi

LA ROYALE Compagnie
d'Assurance d'Angleterre

CAPITAL : \$10,000,000.—VEPSEMENTS : \$42,000,000

La plus considérable de toutes les compagnies d'assurance contre le **FEU**

WM. TATLEY, Agent général, Montréal

JOS.-ED SAVARD

Agent pour Chicoutimi et Lac St-Jean. . . . **CHICOUTIMI**